NOUVEAU RECEUIL

DE

CHANSONS

ET

ROMANCES

CANADIENNES ET FRANÇAISES, CHANSONS COMIQUES
OPÉRAS, ETC., ETC.

MONTREAL:
J. B. ROLLAND ET FILS, LIBRAIRES
Nos. 12 et 14 rue St. Vincent.

1872.

1872
(3)

Imprimé au bureau de la " NATION " St. Hyacinthe.

RECUEIL

DE

CHANSONS

——:o:——

A LA CLAIRE FONTAINE.

Chant National.

A la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je me suis baigné ;
    Il y a longtemps que je t'aime,
    Jamais je ne t'oublierai.

J'ai trouvé l'eau si belle
Que je me suis baigné,
Et c'est au pied d'un chêne,
Que je m'suis reposé,
    Il y a longtemps, etc.

Et c'est au pied d'un chêne
Que je m'suis reposé,
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait ;
Il y a longtemps, etc.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait ;
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai ;
Il y a longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai,
Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer ;
Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer,
J'ai perdu ma maîtresse !
Sans pouvoir la trouver ;
Il y a longtemps, etc.

J'ai perdu ma maitresse,
Sans pouvoir la trouver .

Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai ;
Il y a longtemps, etc.

Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai ;
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier ;
Et que le rosier même
Fût dans la mer jeté.
Il y a longtemps, etc.

LA BRUNE THÉRESE.

Thérèse ma mignonne,
Veux-tu donner ton cœur,
Tu deviendras baronne,
Je suis puissant seigneur,
Tu danseras,
Tu valseras,
Belle mignonne,

Tu danseras,
Tu valseras,
Tu m'aimeras !
Non, non, non, non, Monsieur, (*bis.*)
Dit la brune Thérèse,
Je ne vous aime pas, (bis.)
Je ne puis être à vous,
Il faut que l'on me plaise } (*bis.*)
Pour être mon époux. }
La brune Thérèse (*bis.*)
Ne sera pas pour vous.

Tu portes, ma rosière,
De simples fleurs des champs.
Qui deviendront, ma chère,
De riches diamans.
Tu danseras,
Tu valseras,
Belle rosière,
Tu danseras,
Tu valseras,
Tu m'aimeras !
Non non, etc.

A toi, plaisirs, richesses,
Dentelles, et velours,

Des bals chez les duchesses,
Ma vie et mes amours,
Tu danseras,
Tu valseras
Chez les duchesses,
Tu danseras,
Tu valseras,
Tu m'aimeras !
Non non, etc.

LA VENGEANCE CORSE.

Guidé, la nuit, par ma pâle lumière,
Un étranger à ma porte frappa ;
Je l'accueillis dans ma pauvre chaumière.
Le croirais-tu, mon fils, il me trompa !
Tu sais combien j'aimais ta sœur, Marie ?
Pour elle, hélas ! je ne puis que pleurer :
De la ravir, le lâche eut l'infamie.
Mais tu reviens, enfant, pour la venger :
Va droit à lui,
Courage, audace,
Point de merci ;
Attaque en face.

Va, ne crains rien ;
Songe à ta sœur,
Ajuste bien
Et frappe au cœur.

Toi, qui servis pendant longtemps la France
Tu sais, mon fils, tout le prix de l'honneur,
Oui, j'en suis sûr, de venger cette offense ;
Impatient, tu sens battre ton cœur.
Sur le terrain, où la mort vous rassemble,
Va, mon enfant, sois ferme et courageux,
Par la pensée, ô fils, soyons ensemble :
Car pour combattre, hélas ! je suis trop vieux
Va droit à lui, etc.

Vois ce rocher, c'est là qu'est sa demeure ;
La nuit, de l'aigle il partage le sort.
C'est là que doit sonner sa dernière heure ;
C'est là, mon fils, qu'il doit trouver la mort.
Oh ! le beau jour, que celui qui se lève !
Jour de vengeance ! enfin je suis heureux.
Que ce combat soit sans merci, ni trêve ;
Pars, mon enfant, pour toi je fais des vœux.
Va droit à lui, etc.

CHANSON PATRIOTIQUE DES CANADIENS AUX ETATS-UNIS.

AIR : *Sous le soleil brûlant de l'Algérie.*

Beau Canada, c'est aujourd'hui ta fête,
Autour de nous tout nous parle de toi ;
Ton vieux drapeau flotte sur notre tête,
Et notre cœur te garde encore sa foi.
Loin du berceau, race patriotique,
D'un legs sacré les fidèles gardiens,
Tout en aimant la noble République,
Nous sommes fiers d'être nés Canadiens !

REFRAIN.

Chantons, chantons, chantons avec fierté,
En chœur magnanime,
Ce refrain sublime :
Chantons, chantons : Patrie et liberté ! (*bis.*)

Quand la Patrie aveugle et résignée
Courbait son front sous le pied des pervers,
Tous, relevant une tête indignée,
Nous avons dit : L'exil et non les fers !
Et maintenant loin d'un pouvoir inique,
D'un autre sol devenus citoyens,
Tout en servant la grande République,
Nous sommes fiers de rester Canadiens :
Chantons, etc.

Dans l'avenir plaçant notre espérance,
Les yeux au ciel, pauvre peuple exilé,
Nous attendons le jour de délivrance,
En contemplant l'étendard étoilé.
Et s'il fallait, dans un moment critique,
De ce drapeau devenir les soutiens,
En défendant la sainte République,
Nous serions fiers de mourir Canadiens !
Chantons, etc.

LA MARSEILLAISE

Air : *Connu.*

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé ;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé. (*bis.*)
Entendez-vous dans nos campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vos bras,
Egorger vos fils, vos compagnes !
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve
[nos sillons.]

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ? (*bis*.)
Français, pour nous, ah ! quel outrage,
Quels transports il doit exciter ?
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Quoi ! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ? (*bis*.)
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis !

Tremblez ! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix ! (*bis*)
Tout est soldat pour vous combattre.
S'ils tombent nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve
[nos sillons.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups ;
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous, (*bis*)
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère !..
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (*bis*) qu'un sang impur abreuve
[nos sillons.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés ne seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière. (*bis*)
Et la trace de leurs vertus.

Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (*bis*) qu'un sans impur abreuve
[nos sillons.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs ;
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs ! (*bis*)
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accens !
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire.
Aux armes ! citoyens, formez-vos bataillons ;
Marchons (*bis*) qu'un sang impur abreuve
[nos sillons.

BONHEUR DE SE REVOIR.
ROMANCE.
AIR : *Après un an d'exil*, etc.

BONHEUR de se revoir, après les jours d'ab-
[sence
Qui de tant de plaisir réalise l'espoir ;

Plus je souffre, plus je bénis ta jouissance,
Bonheur de se revoir, bonheur de se revoir
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! (bis.)
Qu'il est doux de se revoir.

Le voilà, c'est bien lui, la voilà c'est bien
[elle
Quel regard, quel accent, quel magique
[pouvoir !
Tu rends l'amant plus tendre et l'amante
[plus belle.
Bonheur de se revoir, bonheur de se revoir.
Ah ! ah ! ah etc.

On se redit des mots qui charment l'absence
Sur le même gazon on vient encore s'asseoir;
Tu rends la paix à l'âme, au cœur sa con
[fiance,
Bonheur de se revoir, bonheur de se revoir.
Ah ! ah ! ah ! etc.

BRIGADIER, VOUS AVEZ RAISON.

AIR : *Connu.*

DEUX gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long du sentier,
L'un portait la sardine blanche,

L'autre le jaune baudrier,
Le premier dit d'un ton sonore,
Le temps est beau pour la saison,
Brigadier, répondit Pandore, } bis
Brigadier vous avez raison }

Ah ! c'est un métier difficile :
Garantir la propriété,
Protéger les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité.
Pourtant l'épouse que j'adore
Repose seule à la maison.
Brigadier; etc.

La gloire, c'est une couronne
Faite de roses et de lauriers ;
J'ai servi Vénus et Bellone,
Je suis époux et Brigadier ;
Mais je poursuis ce météore
Qui, vers Cholchos, guida Jason ;
Brigadier, etc.

Phébus au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir ;
Le brigadier, de sa voix fière,
Réveillait les échos du soir.

Vois, dit-il, le soleil qui dore
Ces verts côteaux, à l'horison.
Brigadier, etc.

Puis ils cheminèrent en silence ;
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence.
Le brigadier ne parlait pas ;
Mais quand parut la pâle aurore.
On entendit un vague son :
Brigadier, répondit Pandore, } bis.
Brigadier, vous avez raison }

BRUTUS.

Air : *Connu.*

Partout quel bruit et quel chant d'allé-
[gresse !
Réjouis-toi, pauvre peuple romain ;
Courbe ton front sous le pied qui t'oppresse
Libre aujourd'hui, sois esclave demain.
Peuple insensé, pendant que l'on t'enchai-
[ne,
Fais à César un triomphe bien beau ;
Immole-lui la liberté romaine,
La liberté qui descend au tombeau | (bis.

Vive César ! puissant foudre de guerre,
Mort à César qui veut être empereur ;
Enfant de Rome il outrage sa mère,
Mais je suis là, malheur à lui ! malheur
Car moi, Brutus, j'aiguise dans ma haine,
Pour le tyran un triomphe bien beau ;
Je viens sauver la liberté romaine,
La liberté qui descend au tombeau. (bis.)

Vers le sénat, le voilà qui s'avance,
Mais je le jure, il n'en reviendra pas.
Prends garde à toi, sur tes pas je m'élan-
[ce,
Monte bien haut, tu descendras plus bas ;
Car moi, Brutus, je ne crains pas de chaî-
[nes,
Le jour qui brille est mon jour le plus
[beau ;
Je veux sauver la liberté romaine,
La liberté qui descend au tombeau. (bis.)

CELA FINIT TOUJOURS PAR LA.

AIR : *Connu.*

Si j'en crois sa colère
Ou bien son désespoir,
Il ne vient plus me voir :

Je ne sais plus lui plaire.
Mais quand le jour s'efface,
Vingt fois, je le sais bien,
Sous ma fenêtre il passe ;
Aussi, non, je ne crains rien.

Refrain.

Laissons-le faire.
Laissons le faire ;
Il grondera,
Il s'en ira,
C'est son affaire.
Mais à mes pieds.
Il reviendra,
Il pleurera,
S'accusera.
Puis mon cœur pardonnera,
Cela finit toujours par là.

Vais je au bal, il s'empresse
De courir sur mes pas,
Bien qu'il me dise sans cesse :
Pour moi n'y venez pas.
Mais quittai-je la fête.
Soudain. je sais bien,

A partir il s'apprête ;
Aussi, non, je ne crains rien.
Laissons le faire, etc.

Sa voix cruelle et tendre,
Je l'ai bien retenu,
Hier me fit entendre :
Je ne vous aime plus.
Mais de cet instant même,
Ses yeux, je le sais bien,
Me dirent : Je vous aime ;
Aussi, non, je ne crains rien.
Laissons le faire, etc.

LE PETIT MOUSSE NOIR.

Air : *Mon enfant, tu voudrais comprendre.*

Sur le grand mât d'une corvette,
Un petit mousse noir chantait,
Disant d'une voix inquiète,
Ces mots: que la brise emportait !
Ah ! qui me rendra le sourir
De ma mère m'ouvrant ses bras ?
Filez, filez, ô mon navire :
Car le bonheur m'attend là-bas.

Quand je partis, ma bonne mère
Me dit : « Tu vas sous d'autres cieux,
De nos savanes la chaumière
Va disparaitre de tes yeux ;
Pauvre enfant ! si tu savais lire,
Je t'écrirais souvent, hélas ! »
Filez, filez, ô mon navire :
Car le bonheur m'attend là-bas.

On te dira dans le voyage
Que pour l'esclave est le mépris ;
On te dira que ton visage
Est aussi sombre que les nuits ;
Sans écouter, laisse les dire ;
Ton âme est blanche, eux n'en ont pas."
Filez, filez, ô mon navire -
Car le bonheur m'attend là-bas.

Ainsi chantait sur la misaine,
Le petit mousse de tribord ;
Quand tout-à-coup le capitaine
Lui dit, en lui montrant le port :
« Va, mon enfant, loin du corsaire,
Sois libre, et fuis des cœurs ingrats.
Tu vas revoir ta pauvre mère,
Et le bonheur est dans ses bras."

MON ROCHER DE SAINT MALO.

—

AIR : *connu*

A tout je préfère
Le toit de ma mère,
Mon rocher de Saint Malo,
Que l'on voit sur l'eau,
De loin, sur l'eau.

Monsieur Dugay m'a dit : " Pierre,
" Veux-tu venir avec moi,
" Tu seras homme de guerre,
" Montant la flotte du roi.
" Va, laisse là ton hameau,
" Pour mon grand vaisseau si beau !
—Non, non, je préfère, etc.

" Après combats et naufrages,
" De simple mousse du roi,
" Tu deviens, à l'abordage,
" Grand amiral comme moi ;
" Et tu verras les climats,
" Où vogue mon beau trois-mats."
—Non, non, je préfère, etc.

"Au lieu de vieillir sans gloire,
" Comme un obscur paysan,
" On meurt un jour de victoire.
" Pour tombe on a l'océan ;
" Puis, du brave le requin
" Prend le corps pour son butin."
—Non, non, je préfère
Qu'ici l'on m'enterre,
Au rocher de Saint Malo,
Que l'on voit sur l'eau,
De loin, sur l'eau.

ADIEU DE MARIE STUART.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir,
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et peu touché de mes sanglots,

Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots !
Adieu, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime.
Je ceignis les lys éclatants,
Il applaudit au rang suprême.
Moins qu'aux charmes de mon prin-
[temps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Ecossais ;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des français.
Adieu, etc.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours.
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi !
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.
Adieu, etc.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,

Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux ;
Et la nuit, de son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !
Adieu, etc.

CHANSON DE FORTUNIO.

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais, pour un empire,
Vous le nommer.

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez.
Que je l'adore et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Je fais ce que sa fantaisie
Veut m'ordonner,
Et je puis, s'il lui faut donner ma vie,
La lui donner.

Du mal qu'un amour ignoré
Vous fait souffrir,
J'en porte l'ame déchirée,
Jusqu'à mourir.

Mais j'aime trop pour que je die
Qui j'ose aimer,
Et je veux mourir pour ma mie
Sans la nommer.

LA CROIX DE MA MERE.

Air : *Un jour pur, etc.*

Celle qui m'a donné la vie
Est dans les champs des noirs cyprès.
Sous la froide pierre endormie,
Pour ne se réveiller jamais.
Dans ce lieu sombre et solitaire,
Tous les jours je verse des pleurs ;
Au pied de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs.

Dans mon pieux pélerinage,
Je crois entendre autour de moi
Sa voix, à travers un nuage,

Qui me dit : "Je veille sur toi !"
Et comme un baume solitaire,
Ces mots apaisant mes douleurs,
Au pied de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs.

Sur la terre, pauvre orpheline,
Je ne savais plus que pleurer ;
Mais vers la croix je m'achemine,
Et sa voix me dit d'espérer.
Je m'agenouille, et sur la pierre
Où seront un jour nos deux cœurs !
Au pied de la croix de ma mère,
Je prie et je sème des fleurs.

D'OU VIENS-TU, BEAU NUAGE ?

Quel oiseau te dépasse,
Vapeur que rien ne lasse ?
Quand tu fuis dans l'espace,
Mon front devient rêveur.
Où l'aurore se lève
Je cherche dans mon rève
Le village et la grève.
Où m'attend le bonheur.

D'où viens-tu, beau nuage,
Emporté par le vent ?
Viens-tu de cette plage
Que je pleure souvent } bis.

As-tu vu ma compagne,
As-tu vu la montagne.
Notre ciel de Bretagne,
Notre ciel étoilé !
As-tu vu le calvaire,
Où, chaque soir, ma mère
Va dire une prière
Pour le pauvre exilé ?
D'où viens-tu. beau nuage, etc.

Là-bas, près de l'église,
Dis-moi si ma Louise
Dont la main m'est promise
Me garde encore sa foi !
Oui, Louise est fidèle !
Là-bas sa voix m'appelle,
Comme j'entends loin d'elle,
Elle entend loin de moi !
Par pitié, beau nuage,
Sur les ailes du vent
Porte-moi sur la plage
Que je pleure souvent! }

OH ! DOUX AGE D'UN RÊVE.

AIR : *Connu.*

Oh ! doux âge d'un rêve,
J'aimerais bien à courir,
Sur la brillante grève,
Où les flots, où les flots vont mourir.
Mais un plus doux mystère
Met mon cœur en émoi,
Et ce que je préfère, (bis.)
Oh ! chère amie, c'est toi.

J'aime un oiseau qui chante,
Le plus pur parfum des fleurs,
Une grâce touchante,
Un front lys, un front lys de candeur.
Mais un plus doux mystère
Met mon cœur en émoi,
Et ce que je préfère, (bis.)
Oh ! chère amie, c'est toi.

Si quelquefois Urgande,
Un royaume m'offrait ;
A cette riche offrande,
Oui, mon cœur, oui, mon cœur répondrait ;
C'est beau sur cette terre,

D'être aimé comme un roi ;
Mais ce que je préfère, (bis.)
Oh ! chère amie, c'est toi.

Si ce temps renommé
Venait vite au trésor,
Oh ! fille bien aimée,
Oui, mon cœur répondrait encore :
C'est beau sur cette terre,
D'être aimé comme un roi,
Mais ce que je préfère, (bis.)
C'est d'être aimé de toi.

JE GARDE MA FOI.

AIR :—*Ah ! Que l'amour, etc.*

Moi t'oublier, est il en ma puissance ?
Effort cruel qu'on exige de moi !
Si tu le veux, le Repos, l'Espérance,
Je perdrai tout, mais je garde ma foi.

Je t'oublierai, quand on verra l'abeille
Fuir le travail et goûter le loisir :
Je t'oublierai, quand la rose vermeille
Refusera le baiser du zéphir.

Je t'oublierai, quand la biche timide
Viendra s'offrir au chien qui la poursuit ;

Je t'oublierai, quand le torrent rapide
Remontera vers la source qu'il fuit.

Ah ! laisse-moi le plaisir de mes larmes ;
Est-il un bien qui vaille ma douleur ?
J'aime ma peine, elle a pour moi des char-
(mes),
Puisque c'est toi qui fais couler mes pleurs

LA MONTRÉALAISE,

CHANT D'UNION.

Dédié à tous les Canadiens amis du Progrès et de l'Union.

Francs Canadiens qu'on se réveille !
Debout ! il faut toujours agir.
Il faut que l'œil de tous surveille
L'œuvre que le temps fait surgir.
Pour continuer notre histoire
Il nous faut encor de la gloire.

CHŒUR.

Que de toute part
Flotte l'étendard
Qui des vieux abus doit miner le rempart
Et donner la Victoire.

De notre loi fondamentale
Faisons respecter le vouloir,
Point de restriction mentale,
De la part des gens au Pouvoir.
Que dans les pages de l'histoire
Les félons soient notés sans gloire....
Chœur.

La misère à la longue mine
A pas comptés suit l'ignorant ;
Chassons cette double vermine
Devenons un peuple savant.
La science tient dans l'histoire
La plus utile part de gloire !
Chœur.

De l'Angleterre et de l'Irlande,
Si beaucoup de nous sont venus,
Des races Bretonne et Normande,
Ceux de France sont descendus.
Ah ! confondons dans notre histoire,
Ces noms qui sont égaux en gloire !
Chœur.

Le Canada, terre chérie
Doit pour tous, Anglais et Français,

Devenir la seule Patrie
Qui pour nos fils ait des attraits.
Travaillons pour que notre histoire
Burine cette œuvre de gloire !
Chœur.

Aux génies de l'Angleterre,
Prenons le respect pour la loi ;
De ceux de notre vieille mère,
Gardons le langage et la Foi.
Et que notre part dans l'histoire,
Soit commune et riche de gloire ;......
Chœur.

Fais régner sur notre Patrie
Dieu Puissant, père des mortels,
La paix, les Beaux-Arts, l'Industrie
Et le respect pour tes Autels.
Fais qu'il n'y ait dans notre histoire,
Jamais une page sans gloire.
Chœur.

LA CANADIENNE.

Air : *connu.*

Vive la Canadienne,
Vole, mon cœur, vole,

Vive la Canadienne,
Et ses jolis yeux doux, !
Et ses jolis yeux doux,
Tout doux,
Et ses jolis yeux doux.

Nous la menons aux noces.
Vole, mon cœur, vole,
Nous la menons aux noces
Dans tous ses beaux atours.
Dans tous, etc.

Là, nous jasons sans gène,
Vole, mon cœur, vole,
Là, nous jasons sans gène,
Nous nous amusons tous.
Nous nous, etc.

Nous fesons bonne chère,
Vole, mon cœur, vole,
Nous fesons bonne chère,
Et nous avons bon goût.
Et nous, etc:

On passe la bouteille,
Vole, mon cœur, vole,

On passe la bouteille,
Nous chantons nos amours.
Nous chantons, etc.

Mais notre joie augmente,
Vole, mon cœur, vole,
Mais notre joie augmente,
Quand nous sommes bien sâouls.
Quand nous, etc,

Alors toute la terre,
Vole, mon cœur, vole,
Alors toute la terre,
Nous appartient en tout.
Nous appartient, etc.

Nous nous levons de table,
Vole, mon cœur, vole,
Nous nous levons de table,
Le cœur en amadou.
Le cœur, etc.

On danse avec nos blondes,
Vole, mon cœur, vole,
On danse avec nos blondes,
Nous sautons en vrais fous.
Nous sautons, etc.

Nous finissons par mettre,
Vole, mon cœur, vole,
Nous finissons par mettre
Tout sans-dessus dessous.
Tout, etc:

Ainsi le temps se passe,
Vole, mon cœur, vole,
Ainsi le temps se passe ;
Il est, ma foi, bien doux.
Il est, ma foi, bien doux.
Il est, etc.

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

Air : *connu.*

La mer m'attend, je dois partir demain ;
Sœur, laisse moi, j'ai vingt ans, je suis hom-
[me
Je suis Breton, et je suis gentilhomme,
Sur l'océan je ferai mon chemin.

—Mais si tu pars, mon frère,
Que ferai je sur terre ?

Toute ma vie à moi,
Tu sais bien que c'est toi !...
Oh ! ne vas pas loin de notre berceau !
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne ;
On vit toujours heureux à la montagne,
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau !

Sur un beau brick qui portera ton nom,
Je reviendrai, dans un an, capitaine ;
J'achèterai ces bois, ce beau domaine,
Et nous serons les seigneurs du canton !
—Mais n'as-tu pas, dit elle,
Notre vieille tourelle ?
Pour trésors, le bonheur ?
Pour t'aimer, tout mon cœur ?
Oh ! ne vas ps etc.

Mais il partit, quand la foudre grondait ;
Dix ans passés : de lui point de nouvelle !
Près du foyer, sa compagne fidèle
Pleurait toujours et toujours attendait·
Un jour, à la tourelle,
Un naufragé l'appelle,
Lui demande un abri..

—C'est lui ! mon Dieu ! c'est lui ! [ceau ;
—Oui, sœur ! c'est moi ! je reviens au ber-
J'ai tant souffert, loin de toi, ma compagne!
Mais je l'oublie, en voyant ma montagne !
O ma Bretagne,
Que ton soleil est beau !

COMPLAINTE DU JUIF-ERRANT.

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant,
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant ?
Que son sort malheureux.
Paraît triste et fâcheux !

Un jour. près de la ville
De Bruxelle en Brabant,
Des bourgeois fort dociles
L'accostèr' en passant.
Jamais ils n'avaient vu
Un homme si barbu.

Son habit tout difforme
Leur firent croir' que cet homme
Etait fort étranger,
Portant, comme ouvrier,
D'vant lui un tablier.

On lui dit :—Bonjour, maître,
De grâce, accordez-nous
La satisfaction d'être
Un moment avec vous ;
Ne nous refusez pas ;
Tardez un peu vos pas.

—Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur :
Jamais je ne m'arrête,
Ni ici, ni ailleurs :
Par beau ou mauvais temps,
Je marche incessamment.

—Entrez dans cette auberge,
Vénérable vieillard,
D'un pot de bière fraîche
Vous prendrez votre part ;
Nous vous régalerons
Le mieux que nous pourrons.

—J'accepteaais de boire
Deux coups avecque vous ;
Mais je ne puis m'asseoir,
Je dois rester debout.
Je suis, en vérité,
Confus de vos bontés.

—Ah! de savoir votre âge
Nous serions fort curieux :
A voir votre visage,
Nous paraissez fort vieux ;
Vous avez bien cent ans ;
Vous montrez bien autant.

—La vieillesse me gène,
J'ai bien dix-huit cents ans.
Chose sûre et certaine,
Je passe encore douze ans ;
J'avais douze ans passés,
Quand Jésus-Christ est né.

—N'êtes-vous point cet homme
De qui l'on parle tant ?
Que l'Ecriture nomme
Isaac, lé Juif-Errant ?
De grâce dites-nous
Si c'est sûrement vous ?

—Isaac Laquedem
Pour nom me fut donné ;
Nè à Jérusalem.
Ville bien renommée,
Oui, c'est moi, mes enfants,
Qui suis le Juif-Errant.

Juste ciel ! que ma ronde
Est pénible pour moi !
Je fais le tour du monde
Pour la cinquième fois.
Chacun meurt à son tour,
Et moi, je vis toujours.

Je traverse les mers,
Les rivièr's, les ruisseaux,
Les forêts, les déserts,
Les montagn's, les côteaux,
Les plaines, les vallons :
Tous chemins me sont bons,

J'ai vu dedans l'Europe
Ainsi que dans l'Asie,
Des bataill's et des chocs
Qui coûtaient bien des vies ;
Je les ai traversées
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,
C'est une vérité,
Ainsi que dans l'Afrique
Grande mortalité ;
La mort ne me peut rien.
Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource
En maison ni en bien ;
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen ;
En tous lieux, en tout temps,
J'en ai toujours autant.

—Nous prenions comme un songe
Le récit de vos maux ;
Nous traitions de mensonge
Tous vos plus grands travaux :
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenions.

Vous étiez donc coupable
De quelque grand péché,
Pour que Dieu tout aimable
Vous ait tant affligé ?
Dites nous l'occasion
De cette punition.

—C'est ma cruelle audace
Qui causa mon malheur ;
Si mon crime s'efface,
J'aurai bien du bonheur :
J'ai traité mon Sauveur
Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire
Jésus portait sa croix ;
Il me dit, debonnaire,
Passant devant chez moi :
" Veux-tu bien, mon ami,
Que je repose ici ? "

Moi, brutal et rebelle,
Je lui dis sans raison :
" Ote-toi, criminel,
De devant ma maison ;
Avance et marche donc
Car tu me fais affront."

Jésus, la bonté même,
Me dit en soupirant :
" Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans ;
Le dernier jugement
Finira ton tourment."

De chez moi à l'heur' même
Je sortis bien chagrin ;
Avec douleur extrême
Je me mis en chemin ;
De ce jour-là, je suis
En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,
Adieu, la compagnie ;
Grâce à vos politesses,
Je vous en remercie :
Je suis trop tourmenté
Quand je suis arrêté.

LE RECOURS DES ETUDIANTS.

O nimium fortunatos bona si sua norint !

AIR :—*Les Gueux, etc.*

Le clou,
Le clou,
Et toujours le clou ;
Quand on n'a pas l'sou,
Vive le clou !

Quoi ! l'on n'a pas fait une ode
Pour célébrer tes bienfaits,
Institution commode
Où nous serrons nos effets !
Le clou, etc.

Quant à moi, chaque semaine,
Tu me tires d'embarras ;
Cossu, je t'offre une chaîne,
Rapé, je t'offre mes draps.
Le clou, etc.

Mon cœur, pour ta bienfaisance,
Te voue un culte constant;
Toujours la reconnaissance
M'accompagne en te quittant.
Le clou, etc.

Il faut qu'au ciel on te triche
Mon bon vieux St. Cloud, vois-tu;
Au lieu d'être le plus riche,
Tu n'es que le plus pointu.
Le clou, etc.

Et combien de demoiselles
Te hantant *in secreto*,
Vont suspendre leurs dentelles
A ton temple *in ex voto!*
Le clou, etc.

Aujourd'hui de la débine
Le spectre chez moi s'assied:
Comme ma montre Lépine
Va me la tirer du pied:
Le clou, etc.

Ma montre est très-embêtante;
Un rien, et c'est dérangé...
Courons vite chez ma tante,
Je veux voir mon or logé.
Le clou, etc.

HENRI LERICHE.

MONSIEUR DE LA PALISSE.

Messieurs, vous plait-il d'ouïr
L'air du fameux La Palisse ?
Il pourra vous réjouir,
Pourvu qu'il vous divertisse.

La Palisse eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance ;
Mais il ne manqua de rien,
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berceau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettait son chapeau,
Qu'il ne se couvrit la tête.

Il était affable et doux.
De l'humeur de feu son père,
Et n'entrait guère en courroux,
Si ce n'est dans la colère.

Il buvait tous les matins
Un doigt, tiré de la tonne,
Et, mangeant chez ses voisins,
Il s'y trouvait en personne.

Il voulait dans ses repas
Des mets exquis et fort tendres,
Et faisait son mardi gras
Toujours la veille des Cendres.

Il consultait rarement
Hippocrate et sa doctrine,
Et se purgeait seulement
Lorsqu'il prenait médecine.

Il brillait comme un soleil ;
Sa chevelure était blonde :
Il n'eût pas eu son pareil,
S'il eût été seul au monde.

Il eut des talents divers ;
Même on assure une chose :
Quand il écrivait en vers.
Il n'écrivait pas en prose.

Il savait un triolet,
Bien mieux que sa patenôtre ;
Quand il chantait un couplet,
Il u'en chantait pas un autre.

Par un discours sérieux,
Il prouva que la berlue
Et les autres maux des yeux
Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit
A sa science inouïe ;
Tout homme qui l'entendit,
N'avait pas perdu l'ouïe.

Par son esprit et son air,
Il s'acquit le don de plaire.
Le roi l'eût fait duc et pair
S'il avait voulu le faire.

Lorsqu'en sa maison des champs
Il vivait libre et tranquille,
On aurait perdu son temps
De le chercher à la ville.

Il se plaisait en bateau ;
Et, soit en paix, soit en guerre,
Il allait toujours par eau,
A moins qu'il n'allât par terre.

Un beau jour, s'étant fourré
Dans un profond marécage,
Il y serait demeuré,
S'il n'eût pas trouvé passage.

Il fuyait assez l'excès ;
Mais dans les cas d'importance
Quand il se mettait en frais,
Il se mettait en dépense.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carrière,
Il parut devant le roi ;
Il n'était donc pas derrière

C'était un homme de cœur,
Insatiable de gloire ;
Lorsqu'il était le vainqueur,
Il remportait la victoire.

Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle ;
On croit, puisqu'il en est mort,
Que la plaie était mortelle.

Il mourut en vrai héros,
Personne aujourd'hui n'en doute ;
Sitôt qu'il eut les yeux clos,
Aussitôt il ne vit goutte.

Il mourut le vendredi,
Le dernier jour de son âge ;
S'il fût mort le samedi,
Il eût vécu davantage.

J'ai lu dans les vieux écrits,
Qui contiennent son histoire,
Qu'il irait en paradis,
S'il était en purgatoire.

Attribuée à La Monnoye.

LE TRIN TRIN.

AIR :—*J'aime la force dans le vin.*

Dans ce monde on aime le bruit,
Mais dans l'espèce l'on diffère,
Et chacun préfère celui
Qui convient à son caractère.
Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille,
C'est le trin trin, c'est le trin trin
De mon verre et de ma bouteille.

Pastourelles et pastoureaux
Aiment tendrement le murmure,
Et des zéphirs et des ruisseaux,
Qui vont caressant la verdure.
Mais moi, etc.

Un orchestre a seul des attraits
Pour l'amateur de la musique :
Les frons, frons, frons de vingt archets
Pour lui sont un plaisir unique.
Mais moi, etc.

L'attente d'un billet galant
Occupe-t-elle une fillette,
Le cœur lui bat quand elle entend
Le pan, pan, pan de la claquette.
Mais moi, etc.

Pour le guerrier dans les combats,
Tambours, clairons, artillerie,
Et des armes tout le fracas,
Voilà la plus belle harmonie.
Mais moi, etc.

LES BŒUFS.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre.
J'aime Jeanne, ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux.
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont plus doux que des moutons.
Tous les ans on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi gras, devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries :
Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait, etc.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent ;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.
S'il me fallait, etc.

PIERRE DUPONT.

LA GAMELLF PATRIOTIQUE.

Savez-vous pourquoi, mes amis,
Nous sommes tous si réjouis ?
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon.
Mangeons à la gamelle :
Vive le son !
Vive le son !
Mangeons à la gamelle :
Vive le son !
Du chaudron.

Nous faisons fi des bons repas :
On y veut rire, on ne peut pas.
Le mets le plus friand
Dans un vase brillant,
Ne vaut pas la gamelle :
Vive le son, etc.

Point de froideur, point de hauteur :
L'aménité fait le bonheur ;
Non, sans fraternité,
Il n'est point de gaité,
Mangeons à la gamelle :
Vive le son, etc.

Vous qui bâillez dans vos palais
Où le plaisir n'entra jamais,
Pour vivre sans souci,
Il faut venir ici
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

On s'affaiblit dans le repos ;
Quand on travaille, on est dispos.
Que nous sert un grand cœur,
Sans la mâle vigueur
Qu'on gagne à la gamelle ?
Vive le son, etc.

Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugé tous les humains ?
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle.
Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés,
Mourants de faim, proscrits, bernés,
Vont envier l'état
Du plus brave soldat
Qui mange à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ces Carthaginois si lurons,
A Capoue ont fait les canons ;
S'ils ont été vaincus,
C'est qu'ils ne daignaient plus
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ah ! s'ils avaient le sens commun,
Tous les peuples n'en feraient qu'un ;
Loin de s'entr'égorger,
Ils viendraient tous manger
A la même gamelle.
Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets
Par le serment des bons Français ;
Jurons tous, mes amis,
D'être toujours unis :
Vive la république !
Vive le son !
Vive le son !
Vive la république
Vive le son
Du canon !

MADAME FONTAINE.

Air :—*La bonne aventure, ô gai !*

C'est près du pont de Chatou
Qu'on verrait sans peine
Couler ses jours jusqu'au bout
Au gré de la Seine !
Là, dans la fraîcheur du soir,
Sur la berge vient s'asseoir
Madame Fontaine,
O gai !
Madame Fontaine.

Nous revenions en bateau
D'une île prochaine ;
Le soleil mirait dans l'eau
Sa figure pleine...
Qu'il est chaud, qu'il est joyeux
Le rayon qu'a dans les yeux
Madame Fontaine,
O gai !
Madame Fontaine.

Dans l'onde, les avirons,
Relevés à peine,
Plongeaient en faisant des ronds,
Et, de leur antienne,
Accompagnaient la chanson
Que chantait en bon garçon
Madame Fontaine,
O gai !
Madame Fontaine.

On voyait pétiller l'or
Des blés dans la plaine ;
Mais de grands saules, au bord
De l'eau riveraine,
Formaient penchés sur le jour,
Une verte ombrelle pour
Madame Fontaine,
O gai !
Madame Fontaine.

La demoiselle, sur l'eau,
Fleur aérienne,
Suivait, longeait le bateau ;
L'eau verte et sereine,
Dans son limpide miroir,
Nous faisait doublement voir
Madame Fontaine,
O gai !
Madame Fontaine.

Les prés, les vallons, les bois,
Déroulaient leur chaîne ;
La brise apportait parfois
Leur champêtre haleine...
Notre canot avançait
Et doucement balançait
Madame Fontaine,
O gai !
Madame Fontaine.

Touffus, montant jusqu'aux cieux,
Bougival, Lucienne,
Verdoyaient devant nos yeux ;
Notre capitaine
A diner nous invitait...
Ce gentil patron, c'était
Madame Fontaine,
O gai !
Madame Fontaine.

Du soleil, de l'air, de l'eau !
Que Dieu me ramène
Dans ce lumineux tableau
Dont ma vue est pleine !
Je vois toujours au milieu
Des champs verts, sur un fond bleu,
Madame Fontaine,
O gai !
Madame Fontaine.

F. Desnoyers.

CINQUANTE ANS.

Air :—*Du partage de la richesse.*

Pourquoi ces fleurs ? est-ce ma fête ?
Non ! ce bouquet vient m'annoncer
Qu'un demi-siècle sur ma tête
Achève aujourd'hui de passer.
O combien nos jours sont rapides !
O combien j'ai perdu d'instants !
O combien je me sens de rides !
Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

A cet âge, tout nous échappe ;
Le fruit meurt sur l'arbre jauni.
Mais à ma porte quelqu'un frappe ;
N'ouvrons point : mon rôle est fini,
C'est, je gage, un docteur qui jette
Sa carte où s'est logé le Temps.
Jadis, j'aurais dit : c'est Lisette.
Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

En maux cuisants vieillesse abonde :
C'est la goutte qui nous meurtrit ;
La cécité, prison profonde ;
La surdité, dont chacun rit.
Puis la raison, lampe qui baisse.
N'a plus que des feux tremblotants.
Enfants, honorez la vieillesse !
Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

Ciel ! j'entends la mort qui joyeuse,
Arrive en se frottant les mains.
A ma porte, la fossoyeuse
Frappe ; adieu, messieurs les humains !
En bas, guerre. famine et peste ;
En haut, plus d'astres éclatants.
Ouvrons, tandis que Dieu me reste.
Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

Mais non ! c'est vous ! vous, jeune amie
Sœur de charité des amours !
Vous tirez mon âme endormie
Du cauchemar des mauvais jours.
Semant les roses de votre âge
Partout, comme fait le printemps,
Parfumez les rêves d'un sage.
Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

BERANGER.

LES GUEUX.

Air :—*Première ronde du départ pour St. Malo.*

Les gueux, les gueux
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien !
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.
Les gueux, etc.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'Évangile ;
J'en atteste ma gaîté.
Les gueux, etc.

Au Parnasse la misère
Longtemps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.
Les gueux, etc.

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse
Peut regretter ses sabots.
Les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.
Les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe ;
Sur la paille on peut dormir.
Les gueux, etc.

Quel Dieu se plait et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit !
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.
Les gueux, etc.

L'Amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats ;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.
Les gueux, etc.

BERANGER.

LE GRENIER.

AIR :—*Du Carnaval.*

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons.
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
De francs amis et l'amour des chansons.
Bravant le monde et les sots et les sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux je montais six étages.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
Là fut mon lit bien chétif et bien dur ;
Là fut ma table ; et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.

Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps.
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

A table, un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur,
Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :
A Marengo, Bonaparte est vainqueur !
Le canon gronde : un autre chant commence ;
Nous célébrons tant de faits éclatants.
Les rois jamais n'envahiront la France.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans ;

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.
Oh ! qu'ils sont loin ces jours si regrettés !
J'échangerais ce qui me reste à vivre
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Béranger.

MON HABIT.

Air :—*Du vaudeville de Décence.*

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime !
  Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
  Et Socrate n'eût pas fait mieux.
  Quand le sort à ta mince étoffe
  Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe ;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant ?
T'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand ?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats ;
La fleur des champs brille à ta boutonnière ;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil ;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu ; nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

BERANGER.

LA BONNE VIEILLE.

AIR :—*Muse des bois et des plaisirs champêtres.*

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
Vous trouve cœur fidèle à mes leçons ;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable ?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons ;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons,
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs ;
A mon portrait quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs ;
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons ;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

BÉRANGER.

———

MA CANNE.

Air à faire.

Le soleil aux champs d'aller nous fait signe ;
Chaque jour s'enfuit de fleurs couronné.
Viens, mon compagnon, humble cep de vigne,
Ami qu'en riant le sort m'a donné.
De quel cru fameux versas-tu l'ivresse ?
L'ai-je célébré dans un gai repas ?
Si jadis ta sève égara mes pas,
Toi seul aujourd'hui soutiens ma vieillesse.
A travers bois, prés et moissons, } *bis.*
Allons glaner fleurs et chansons. }

Viens, loin des fâcheux, méditer ensemble ;
Je me fie à toi de tous mes secrets.
Tu m'entends chanter d'une voix qui tremble
De grands souvenirs, de tendres regrets.
Au froid, à la neige, au flot des ondées,
Au bruit du tonnerre, au fracas du vent,
Combien, triste ou gai, quand je vais rêvant,
Sous mon vieux chapeau bourdonnent d'idées !

A travers bois, etc.

Souvent, tu le sais, j'ai refait le monde,
De trésors rêvés comblé mes amis.
En projets heureux mon esprit abonde :
Que d'excellents vers je me suis promis !
Enfant de Paris, perdu dans ses fanges,
Je devais, sans nom, battre les pavés ;
Mais pour me reprendre aux enfants trouvés,
La muse avait mis sa marque à mes langes.

A travers bois, etc.

Ce fut ma nourrice : Enfant, disait-elle,
Vois, écoute, lis. Ou, prenant ma main :
Suis-moi hors des murs ; la campagne est belle,
Viens cueillir, pauvret, les fleurs du chemin.
Depuis, loin des biens dont la soif dévore,
La muse à mon feu prit goût à s'asseoir,
Et quoique affaiblie, a des chants du soir
Pour le vieil enfant qu'elle berce encore.
A travers bois, etc.

Dirige le char de la République,
M'ont crié des fous, sages d'à présent.
Qui, moi ! m'atteler au joug politique,
Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant !
Ai-je à tel labeur force qui réponde ?
Qu'en dis-tu, bâton, las de me porter ?
Tu gémirais trop de voir ajouter
Au poids de mon corps tout le poids d'un monde.
A travers bois, etc.

A mes premiers temps j'ai vieilli fidèle.
Tout un passé meurt, mourons avec lui.
Mon cep, je te lègue à l'ère nouvelle ;
Sois pour des vaincus un dernier appui.
Oui, sachant, ami, dès que le jour tombe,
Combien de faux pas je ferais sans toi,
Pour quelque proscrit, tribun, pape ou roi,
Je veux te laisser au bord de ma tombe.
A travers bois, etc.

BÉRANGER.

MES FLEURS.

AIR :—*Charmant ruisseau*

Modestes fleurs, empressez vous d'éclore :
Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.
De votre éclat, vite, égayez l'aurore ; } *bis.*
De vos parfums, vite, embaumez le soir. }

Fleurir demain serait trop tard peut-être :
Pour les vieillards tout flot cache un écueil.
Ce beau soleil, qui vous invite à naître, } *bis.*
Peut, dès demain, briller sur mon cercueil. }

Le choléra revient, affreux vampire,
Typhus vengeur de l'Indien opprimé.
Eclosez donc, fleurs ; que du moins j'aspire } *bis.*
Son noir venin dans un air parfumé. }

Grondent encor les canons dans la ville ;
D'horribles cris nos échos sont tremblants !
Si jusqu'ici vient la guerre civile, } *bis.*
Croissez, mes fleurs, entre ses pieds sanglants. }

Fleurs, vous aussi, vous avez vos souffrances.
Le ver est là ; le vent peut accourir.
Moi, qui longtemps ai vécu d'espérances, } *bis.*
Que de boutons j'ai vus ne pas fleurir ! }

Ne craignez pas que ma main vous moissonne.
Vieux, je n'ai plus de bouquets à donner.
De vous mon front n'attend plus de couronne ; } *bis.*
Je pars en roi qu'on vient de détrôner. }

Las du combat des folles théories,
Las dè nombrer les taches de soleil,
Que n'ai-je enfin, sous vos tiges fleuries, } *bis.*
Un lit creusé pour mon dernier sommeil ! }

Mais, près de vous, fleurs au tendre langage,
Si de ma mort, ici, j'atteins le jour,
Puisse un parfum, souvenir du jeune âge, } *bis.*
Ce jour encor me reparler d'amour ! }

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclore :
Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.
De votre éclat, vite, égayez l'aurore : } *bis.*
De vos parfums, vite, embaumez le soir. }

BÉRANGER.

LE PAYS.

Air :—*Les Louis d'Or.*

Pourquoi quitter notre patrie,
Canadiens, pour un ciel meilleur ?
Pourquoi passer toute la vie
A courir après le bonheur ?
Eh ! quoi, serait-elle maudite
La terre de notre berceau ?
Ne pourrions-nous que par la fuite
Cesser d'y trouver un tombeau?
L'illusion de l'espérance
Nous séduit tous, ô mes amis,
Mais bonheur, plaisir, abondance,
Tout cela se trouve au Pays.

J'ai versé des larmes amères,
En voyant sur tous les chemins
Nos enfants, nos amis, nos frères
Partir en tristes pélerins.
Et nous, si quelqu'un vient nous dire :
" Le vrai bonheur est aux Etats."
Oh ! ne nous laissons pas séduire,
Non, le bonheur n'est pas là-bas.
Dans le désert, c'est le mirage
Qui séduit les yeux éblouis ;
Fuyons cette menteuse image,
Le vrai bonheur est au Pays.

J'ai vu sur nos belles montagnes
Des habitants venus d'ailleurs ;
J'ai vu nos fertiles campagnes
Enrichir des colons meilleurs.
Tandis que notre cœur de glace
Va chercher un climat plus doux,

Un autre au pays prend la place,
Et recueille ses fruits pour nous.
Je suis jaloux quand je contemple
Ses coffres, ses greniers remplis ;
Mais il vient nous donner l'exemple,
Et nous faire aimer le Pays.

Amis, mettons-nous à l'ouvrage,
Le travail donne les trésors,
Et qu'un intelligent courage
Vienne soutenir nos efforts.
Quand on la cultive et qu'on l'aime,
La terre de nos Canadas,
Elle est d'une richesse extrême,
Et ses flancs ne s'épuisent pas.
Elle nous rend avec usure
Tous les biens qui lui sont commis,
Mais souvent elle les mesure
A notre amour pour le Pays.

Voyez, qu'il est beau le rivage
Auquel on nous fait dire adieu !
Ailleurs, point de plus belle plage,
Ailleurs, point de ciel aussi bleu.
Aimons notre pays d'enfance,
Restons attachés à son sein.
Le Souvenir et l'Espérance
Ici se tiennent par la main.
Vivons où vécurent nos pères,
Comme eux soyons toujours unis,
Et préparons des jours prospères
A nos enfants dans le Pays.

L'Abbé. D. Martineau.

LA VIE EST ROSE.

Des rayons du matin
Déjà le ciel se dore,
Nous reste-t-il du vin
Qu'il nous faut boire encore ?
Qu'il soit doux, qu'il soit vieux,
Cela n'importe guère
A mon refrain joyeux
Qui brille dans mon verre.

REFRAIN :—Entendez-vous dans le bois.
La douce et charmante voix
Du rossignol qui compose
Sa romance en tapinois ;
A trinquer on se dispose
Amis, au bonheur je crois !
Mon verre est plein et je bois :
La vie est rose !

L'amour est un vain mot
Tout rempli de tristesse,
Qu'inventa quelque sot
Trahi par sa maîtresse.
Moi qui sais que l'amour
Me réserve un sourire,
Je veux chanter le jour,
Et la nuit je veux rire.
Entendez-vous, etc.

Buvons à la gaieté !
C'est le refrain de l'âme ;
Buvons à la santé,
Du vin qui nous enflamme.
Et chantons des refrains
Comme autrefois nos pères,
Dans leurs joyeux festins,
Enchantés de nos mères.
Entendez-vous, etc.

A. DE MUSSET.

ÇA FAIT TOUJOURS PLAISIR.

De la jeune Timire
Mon cœur est amoureux,
Mais ell' ne fait que rire
De mes plus tendres vœux.
Sa froideur est extrême,
Je ne puis la fléchir ;
Mais qu'importe, je l'aime, } *bis.*
Ça fait toujours plaisir. }

Cette beauté charmante
Prend plaisir à mes sons,
Et puis, lorsque je chante,
Elle aime mes chansons.
Si j'exerce ma muse,
C'est pour la divertir ;
Du moins, quand on amuse, } *bis.*
Ça fait toujours plaisir. }

Je suis sans conséquence,
Mais mon jaloux rival
Enrage, quand il pense
Que je ne suis pas mal
Cela le désespère,
Il ne peut me souffrir
Il croit qu'on me préfère } *bis.*
Ça fait toujours plaisir. }

Bien que sans espérance.
J'aime mieux ses rigueurs
Et son indifférence,
Que d'être heureux ailleurs.
A vouloir trop prétendre,
Je m'en ferais bannir :
Mais la voir et l'entendre, } *bis.*
Ça fait toujours plaisir. }

BONJOUR, P'TIT PIERRE.

" Bonjour, p'tit Pierre."—Eh ! bonjour, la Thérèse,
T'as l'air tout' trist', qué qu't'as, la belle enfant ? "
—" Dam' j'ai quéq'chos' qui sur le cœur me pèse.
J'vas te l'avouer ici ben simplement ;
C'qui m'trotte en têt', j'cré ben qu'c'est un' chimère."
—" Parl' donc, ma fill', parl' donc, c'est p'têtre rien."
—" J'suis tout' honteuse, oui, car vois-tu, p'tit Pierre,
C'que j'vas t'dire là, je sens qu'ça n'est pas bien.

" Eh ! ben, p'tit Pierr', d'puis l'commencement d'la s'maine,
J'te vois toujours avec Jeann' te prom'ner,
J'sais pas pourquoi, mais ça m'fait ben d'la peine.
Dans les buissons d'quoi peux-tu lui causer ? "—
—" C'est pour lui dir', que..qui..que..la bruyère..
Les p'tits oiseaux..qu' son cœur est dans le mien..
Ah ! je n'peux pas te dir' tout ça, ma chère."—
—" Ah ! tu n'veux pas, p'tit Pierr', ça n'est pas bien."

" Tu veux l'savoir, lui dit c' coquin de Pierre,
V'là la forêt, viens avec moi là-bas !
J'te dirai tout, mais la chose première,
Faut qu' nous soyons tout seuls, donn' moi ton bras."
Quand ils revinr' enfin à la veillée,
Pierr' demandait un second entretien,
Tout en pleurant, Thérèse désolée
Lui répondait : " P'tit Pierr', ça n'est pas bien."

Six mois plus tard, oubliant la fillette,
Pour se marier Pierre à l'église entrait.
On pousse un cri : il regarde..il s'arrête,
Et voit Thérèse, que chacun soutenait !
Il continue, sa conscience s'apaise,
Puis il chancell', tombe et ne voit plus rien,
Puis il entend la voix de la Thérèse
Qui murmurait : " P'tit Pierr', ça n'est pas bien ! "

LES DEUX MULES.

CHANSONNETTE.

Quand on est Basque et bon chrétien,
Qu'on a deux mules pour tout bien,
Vraiment on n'a besoin de rien. (ter.)
Eh hop ! eh hop ! mes mules jolies,
Eh hop ! eh hop ! mules mes amours,
Eh hop ! eh hop ! mes mules chéries,
Eh hop ! eh hop ! galopez toujours !

J'ai deux mules, c'est tout mon bien,
De Burgos à Saint Sébastien
Je les mène et ramène,
Je trotte par toute saison ;
Payer l'abri d'une maison
N'est vraiment pas la peine. (*bis.*)
Quand on, etc.

Ai-je une compagne, soudain
Mes friponnes prennent d'instinct
Le chemin de traverse.
Seul, j'aime au doux bruit du grelot
Troubler la cité, qu'au galop
Lestement je traverse. (*bis.*)
Quand on, etc.

Souvent pour rien j'ai transporté
Un pauvre qui m'a souhaité
Qu'un jour Dieu me le rende ;
Mais comme il faut vivre pourtant,
Quelquefois je fais, en passant,
Un peu de contrebande. (*bis.*)
Quand on, etc.

Un jour quand je rencontrerai
Quelque belle fille à mon gré :
“ Allons, dirai-je, ensemble
A l'Eglise incliner le front.
Deux mules pour nous deux, seront
Bien assez, ce me semble. (*bis.*)

Quand on, etc.

LES VOLONTAIRES DE TERREBONNE.

CHANSONNETTE.

Partout le canon gronde,
Sa voix sème la terreur, (*bis.*)
Chez tous les peuples du monde
La guerre se rallume avec fureur.

REFRAIN.

Canadiens, fils de soldats
Préparons-nous aux combats.
En avant! En avant!
Chacun à son régiment.
Que notre brave jeunesse
Au champ de l'honneur s'empresse.
Irions nous donc (*bis.*) ternir le nom
Des vainqueurs (*bis.*) de Carillon.

Naguère si placides
Quittant tous leurs ateliers (*bis.*)
Dans des luttes fratricides
Les Yankees s'entregorgent par milliers.

Canadiens, etc.

Seuls nous avons peut-être
Joui de cinquante ans de paix, (*bis.*)
Ne peut-on pas voir paraître
Sur notre horizon des jours plus mauvais.
Canadiens, etc.

Jonathan aux longues serres
Voulant réparer l'échec, (*bis.*)
Qu'il va subir chez nos frères,
Pourrait tourner ses regards sur Québec.
Canadiens, etc.

Pour éviter l'orage
Nous croiserions-nous les bras ; (*bis.*)
Subirions-nous cet outrage
De nous laisser subjuguer sans combats.
Canadiens, etc.

Issus de nobles races
De peuples fiers et guerriers (*bis.*)
Nous devons suivre leurs traces
Et partager leur amour des lauriers.
Canadiens, etc.

Jurons à la patrie,
Vienne l'heure du danger, (*bis*)
Que cette terre chérie
Jamais ne gémira sous l'étranger.
Canadiens, etc.

NINETTE.

J'aime, caché par l'ombrage
Des charmilles d'un bocage,
Le délicieux ramage
De l'oiseau dès le matin.
J'aime aussi la source claire,
Quand le soir se désaltère
Le troupeau qu'une bergère } *bis.*
Ramène après long chemin. }
Mais j'aime avant tout Ninette,
Qui m'a donné, doux bonheur, son cœur,
A la danse toujours prête,
Si je suis son danseur.

J'aime la grande richesse,
Par son attrait douce ivresse
Jours d'amour, jours d'allégresse !
A moi bonheur et plaisir !
J'aime le bruit de la guerre,
Du volcan et du tonnerre ;
J'aime l'onde en sa colère } *bis.*
Qui semble tout engloutir. }
Mais j'aime, etc.

J'aime à voir la fiancée,
Pleurant sur un mausolée
L'âme qui s'est envolée
Après les doux aveux :
J'aime aussi la pauvre fille,
Toute candide et gentille,
Et dont l'œil encore ne brille } *bis.*
Qu'en regardant vers les cieux ! }
Mais j'aime, etc.

JEANNE, JEANNETTE & JEANNETON.

Jeanne, Jeannette et Jeanneton,
Toutes trois jeunes et gentilles,
Veulent déjà par le canton,
M'a-t-on dit, ne plus rester filles.
Moi qui suis le coq villageois,
On m'en donne une en mariage,
Or, il me faut donc faire un choix,
Voilà ce qui me décourage !
A moi seul que ne donne-t on
Jeanne, Jeannette et Jeanneton. } *bis.*

Jeanne a les yeux d'un plus beau noir,
Sa bouche est toute mignonnette,
Rien qu'en cela, j'aime à la voir,
Et tout autant que ma Jeannette ;
Mais Jeannette a le teint si frais
Qu'en pâlit la fleur printanière,
Et Jeanneton si doux attraits,
Que je ne sais qui je préfère !....
A moi seul, etc.

De Jeanne le tout petit pié
Me trouble et brouille ma cervelle ;
Ah ! que n'est-elle ma moitié ?
Je serais si bien avec elle ;
Mais Jeanneton a le cœur bon
Malgré sa mine si lutine
Jeannette teint d'argent mignon
Que mon embarras se devine.
A moi seul, etc.

Puisqu'il le faut décidément,
Je me marie avec Jeannette,
Et si le ciel me la reprend,
J'épouse Jeanne la brunette

S'il m'arrive un second malheur,
A son tour entrant en ménage,
Jeanneton fera mon bonheur
Pour me consoler du veuvage.
Et j'aurai de cette façon
Jeanne, Jeannette et Jeanneton
Et j'aurai de cette façon
Jeanne, Jeannette et Jeanneton.

LA LISETTE DE BERANGER.

Enfants, c'est moi qui suis Lisette
La Lisette du chansonnier
Dont vous chantez plus d'une chansonnette
Matin et soir sous le vieux marronnier.
Gai chansonnier dont le pays s'honore,
Oui, mes enfants, m'aima d'un tendre amour,
Son souvenir m'enorgueillit encore,
Et charmera jusqu'à mon dernier jour. (*bis.*)
Si vous saviez, enfants,
Quand j'étais jeune fille,
Comme j'étais gentille ;
Je parle de longtemps.
Teint frais, regard qui brille
Sourire aux blanches dents
Alors, ô mes enfants,
Grisette de quinze ans,
Ah! que j'étais gentille.

Vous parlerai-je de sa gloire ?
Son nom des rois causait l'effroi.
Dans ses chansons se trouve son histoire,
Le monde, enfants, la connaît mieux que moi.
Ce que je sais, moi, c'est qu'il fut sincère,
Bon, généreux, ange consolateur.
Oui c'est assez de bonheur sur la terre,
Qu'un peu d'amour d'un aussi noble cœur. (*bis.*)
Si vous saviez, etc.

Lui qui d'un beau ciel et d'ombrage,
Avait besoin pour ses chansons,
Fidèle au peuple. il vengea ses outrages,
Et respira l'air impur des prisons.
Les insensés qu'aveuglait leur puissance
Juraient alors d'étouffer ses accents
Mais dans les fers, son luth chantait la France
La liberté, Lisette et le printemps. (*bis.*)

Si vous saviez, etc.

LUNE DE MIEL

Pleine Lune.

Des garçons de la plaine
C'était le plus gentil,
Il me disait, dit-il :
Ma bonne Madeleine,
Prends-moi donc pour époux.
Tes goûts seront mes goûts ;
T'aimer et t'obéir
Sera mon seul désir.
Et moi, pauvre innocente,
Naïve et confiante,
Je lui dis : Je veux ben,
François, voilà ma main. [*bis*]

Lune de miel, ô mes amours,
Vous devriez durer toujours
Lune de miel, ô mes amours,
Vous devriez durer toujours.

Premier et dernier quartier

Pendant une semaine
Il fut tendre et gentil,
Il me disait, dit-il :
Ma bonne Madeleine,
Me trouves-tu galant
As-tu de l'agrément ?
Tiens, je voudrais mourir
Si ça t'faisait plaisir,
Moi charmée et surprise
D'entendre c'te bètise
Je lui disais : ma foi
Faut q'tu vives pour moi. [*bis*]

Lune de miel, ô mes amours,
Vous devriez durer toujours
Lune de miel, ô mes amours,
Vous devriez durer toujours.

Eclipse totale.

Au bout d'un mois à peine,
Il ne fut plus gentil,
Il me disait, dit-il :
Madame Madeleine,
Verrai-je encore longtemps
Tous ces beaux soupirants
Qui semblent près de vous
Rire de votre èpoux ?
Quand j'ai pris une femme
C'était pour moi, Madame,
Pour finir ces abus
Vous ne sortirez plus. [*bis*]

Lune de miel, ô mes amours.
C'en est donc fait et pour toujours
Lune de miel, ô mes amours,
Adieu, adieu, et pour toujours.]

L'AMOUR ET LA MUSIQUE.

Refrain :—Musique chérie,
Divine harmonie,
Langue des amours :
De femme jolie
Et de poésie
Parle-nous toujours. [*bis*]

Jeunes gens qu'un serment engage,
Elle a pour vous ses heureux mots,
Qui de l'amour sont le langage,
Et qui charment vos doux propos.
Pour vos cœurs elle a des *mesures*,
Du soupir jusqu'au *crescendo*,
Et quand vous n'êtes pas parjures,
Elle a même un *rinforzando !*

Jusqu'à vingt ans sans faire *pause*,
Elle vous chante *amoroso*
Allegretto point autre chose,
A trente ans c'est *moderato ;*
Puis vient l'amour qui se repose,
A quarante ans *ritardando*,
Tacet à cinquante et pour cause
L'air deviendra *doloroso*.

Elle dit d'une voix suprême
A l'amant qui chante un *solo*
Il faut être aimé quand on aime,
Et vite elle arrange un *duo*,
Elle dit en formant leur chaine :
Soupirez tous *expressivo*,
Più presto glissez sur les peines,
Mais sur les plaisirs *piano*.

Mais souvent auprès de la dame,
Se glisse un galant jouvenceau,
Qui frédonnant sa tendre *gamme*,
Veut chanter l'hymen en *trio*.
Au travers des fioritures
Survient l'époux *furioso*,
Qui *da-capo* bat des *mesures*
Sur le *dos* du *grazioso*.

LE VIEUX BRACONNIER.

AIR :—*Connu*.

Dans le pays l'on m'appelle
Pierre, le vieux Braconnier.
J'étais, on se le rappelle,
La terreur du beau gibier.
Mais depuis qu'une couronne
De cheveux blancs me coiffa
Je braconne, je braconne, } *bis*.
Un lapin par ci, par là. }

J'étais un buveur terrible,
Et le vin blanc, rouge ou noir,
Descendait comme en un crible
Dans mon vaste réservoir.
Je buvais plus que personne ;
Maintenant ce n'est plus ça !
Je braconne, je braconne } *bis*.
Quelques coups par ci, par là. }

La fortune avec sa roue,
Me fuyait de plus en plus ;
Je ne comptais, je l'avoue,
Pas plus d'amis que d'écus.
A présent que ma main sonne
Quelque argent qu'on me légua,
Je braconne, je braconne } *bis.*
Un ami par ci, par là. }

J'ai pitié de la souffrance,
Car j'ai souffert bien souvent ;
Le pauvre vit d'espérance,
Mais il faut du pain pourtant.
Quelquefois j'ai fait l'aumône,
Béni soit qui m'aidera !
Je braconne, je braconne } *bis.*
Quelques sous par ci, par là. }

Autrefois, près d'une femme,
Je me posais en vainqueur :
Et j'ai souvent (c'est infâme !)
Fait soupirer plus d'un cœur.
Maintenant, Dieu me pardonne !
En advienne que pourra ;
Je braconne, je braconne } *bis.*
Un baiser par ci, par là. }

Maintenant la chose est claire,
Mon voyage est terminé.
Mais, on dirait que sur terre
Le bon Dieu m'ait oublié.
En attendant qu'il me donne
L'ordre qui trop tôt viendra,
Je braconne, je braconne } *bis.*
Quelques jours par ci, par là. }

LES POMPIERS DE NANTERRE.

Je viens chanter, belles de France
Un corps charmant plein de vaillance,
C't' auguste corps, c'est les pompiers,
Qui d'Nanterre est les brav' troupiers.
Ce corps-là, sacrebleu
Bien qu'il éteign' les flammes'
Dans l'cœur des plus belles fâmes,
Tous les jours il met l'feu.

Quand ces beaux pompiers vont à l'exercice,
Pleins d'un' noble ardeur faut les admirer ;
Ils embrass' d'abord leur femme et leur fisse
Puis sans murmurer, dans Nanterre ils vont ma-
[nœuvrer.
Tzim la ila, tzim la ila les beaux militaires } *bis.*
Tzim la ila, tzim la ila que ces pompiers-là }

Rien n'a jamais pu le corrompe
N'aimant que la France et sa pompe :
Les jours de r'vu, fier comme un roi,
Dedans les rangs, il marche droit.
Au retour, il s'permet
Le nectar hygiénique
Un pompier, ça s'explique
Doit avoir....un plumet !....

Quand ces beaux, etc.

Jadis faut-il croire nos pères ?
Les rois s'mariaient à des bergères !
D'mêm', le pompier qu'est bien planté,
Il peut prétendre aux dignités.
A preuve, l'grand Gauthier
Qui vient la s'main' dernière,
D'épouser l'héritière
D'Andouillet....l'chertuitier !

Quand ces beaux, etc.

Comme un n'héros dans l'incendie
Risquant ses jours, même sa vie !!!
Pour extirper l'humanité
De la....combustibilité.
Pas besoin d'leur crier
Dans la bouillante lave :
Camarad', soyez brave
Comme César et....pompez !!!
Quand ces beaux, etc.

C'est à Nanterre, un vieil usage
Bon an, mal an, un' fille sage
Doit, comm' rosier', s'fair' couronner
Des fois....on n'en peut pas trouver.
Dans c'cas, l'corps des pompiers,
Il peut se mettre en ligne
Plus d'un, honneur insigne !
S'rait dign' d'être ..rosier !
Quand ces beaux, etc.

LE DOCTEUR GREGOIRE

Le Docteur que j'ai
N'est pas agrégé,
Il n'a ni cordon, ni grades ;
Il est détesté
De la faculté,
Il guérit tous ses malades !
Ah ! le bon Docteur
Et le remède admirable !
C'est une liqueur
Qu'on peut même prendre à table.
REFRAIN :—Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire
Du fameux docteur Grégoire !

Il dit : Mes enfants,
Soyez bons vivants,
Suivez bien mon ordonnance.
C'est la bonne humeur
Qui fait le bonheur.
Voilà toute la science !
Votre corps va mal ?
Vite prenez-moi ce verre ;
Si c'est le moral,
Buvez la bouteille entière !

Quel plaisir, etc.

Au pauvre ouvrier
Lassé du métier,
Et qu'on veut mettre à la diète
Il dit : Viens ici,
Tiens, prends-moi ceci ;
C'est de l'or dans ta cassette.
Et quand il a bu
Le remède de Grégoire,
L'ouvrier fourbu
Se met à chanter victoire.

Quel plaisir, etc.

A qui voudrait voir
Tout le monde en noir,
Il met des lunettes roses.
Aux pauvres rimeurs
Qui versaient des pleurs,
Il a fait chanter des choses !
Il a guéri plus
De quatre cents journalistes,
Trois cents malotrus
Et quinze socialistes.

Quel plaisir, etc.

Eh ! bien la liqueur
De ce bon docteur
Est le jus d'une racine
Qui vient du Pérou
De je ne sais où
De Golconde ou de la Chine ?
Non, c'est du raisin
Qui pousse dans la campagne,
Et qui fait du vin
D'Argenteuil ou de Champagne !

Quel plaisir, etc.

LE RENARD ET LE BOUC.

En passant par un bourg,
Près du Canal de Lourg,
Un escroc, fin renard
Rencontra par hazard
Un bouc de ses amis,
Qu'il trouve assez bien mis
Il lui propose de boire
Un coup sur le comptoir.
La ri flan, flan, flan. [*bis.*]

Le Renard, franc coquin,
Pendant qu'le marchand d'vin
Descend remplir son broc,
Lui fait un tour d'escroc.
Il entre dans l'comptoir,
Prend l'argent du tiroir,
Et dit au bouc : " Allons,
Alerte ! et des talons !"
La ri flan, flan, flan. [*bis.*]

La polic', par bonheur,
A vu nos deux voleurs ;
Elle les arrête, et puis
Les loge dans un puits.
Le Renard, franc vaurien,
D'sortir voit bien l'moyen,
Mais not' Bouc encorné
N'voit pas plus loin qu'son nez.
La ri flan, etc.

Il dit au Bouc : " Mon cher,
Il faut nous donner d'lair ;
Toi qu'es bel homme et grand,
Lève tes patt' de d'vant.
Fais-moi la courte échelle
Comme un ami fidèle.
Ce que tu fais pour moi
Je le ferai pour toi."
La ri flan, etc.

A pein' fut il en haut,
Qu'il lui crie aussitôt :
" L'air de la liberté
Est bon pour la santé.
J'étais tombé là-bas
Dans un fort mauvais pas ;
J'en suis sorti pourtant,
Tâche d'en faire autant."
La ri flan, etc.

Or donc de tout ceci
La morale voici :
Jeunes, grands et petits
Retenez-bien ceci :
On rencont' bien des gens
Qui font les obligeants ;
Ce sont les plus ardents
A vous mettre dedans.
La ri flan, etc.

UN CONFESSEUR TROP INDULGENT

Une fillette charmante
L'autre jour [*bis*] se confessant,
Etait timide et tremblante
Aux pieds de son Révérend :
" Parlez sans crainte, [*bis*] ô mon enfant " [*bis*]

C'est avec Lubin, mon père,
L'autre soir [*bis*] me promenant
Loin du hameau de ma mère,
Il me fit un doux serment.
" Que vous dit-il, [*bis*] ô mon enfant ? " [*bis*]

Il avait le cœur si tendre
Pardonnez, [*bis*] mon Révérend,
Car comment ne pas se rendre
Quand tout bas le cœur consent ?—
" C'est difficile, [*bis*] ô mon enfant. " [*bis*]

" Je me montrai fort farouche,
Mais Lubin [*bis*] en un moment
Mit un baiser sur ma bouche
Que j'lui rendis à l'instant ! "—
—" Puis qu'vous dit-il,[*bis*] ô mon enfant ? [*bis*]

" Qu'aurait-il donc dit, mon père,
Ma mèr' vint [*bis*] dans cet instant ". . . .
—" Peste soit d'ta sott' de mère !"
J'attendais ce dénouement.
Infâme vieille, [*bis*] ô mon enfant ! [*bis*]

MARGOTTON ET JOSÉ.

CHANT CANADIEN.

AIR :—*Connu.*

Margotton, un beau dimanche,
Rencontra son José
Vêtu de sa blouse blanche
Et coquettement frisé.
"—Bonjour, José, lui dit-elle,
Comment vous portez-vous ?"
"—Pas trop mal, et pis vous, Mam'zelle ?"
Dit José d'un ton bien doux.

José, sans reprendre haleine,
Continua sur ce ton,
Puis en passant sous un chêne,
Il embrassa Margotton !
Notre fillette un peu sage,
Du revers de sa main
Lui flanque au milieu du visage
Un énergique tapin.

Devant ce sanglant outrage
José déconcerté
Fut comme un renard sauvage
Qu'un coq aurait embêté :
" Grand merci, dit-il, Mam'zelle,
J'aurai bien ton pardon."
Puis il s'enfuit à tir d'aile
En saluant Margotton.

En effet la jeune fille
S'en repentit bientôt.
Et dans toute sa famille
On n'en sut pas un mot.
Car on vit, malgré la chose,
Le dimanche suivant
Margotton, en beau jupon rose,
Epouser son tendre amant.   CHARLES ..

LE GAMIN DE PARIS.

Le gamin de Paris est un bipède revêtu pour l'ordinaire d'une blouse et d'un grec. On le rencontre dans les carrefours, places publiques, et marchés : tantôt jouant à la toupie ou à la pigoche ; tantôt trottant le nez en l'air et apostrophant l'innocent tourlourou ou la vieille portière en leur criant : " Ah c'te balle ! " Il est d'un naturel farceur, joueur, hableur, railleur, goailleur, criailleur, frappeur, lichardeur, mais par dessus tout flâneur ; du reste, mauvaise tête et bon cœur.

Quand c'est lundi soir,
Et qu' j'ai quéques sous, c'qu'est magnifique,
Voulez-vous savoir
Comment j'dépens' tout mon avoir ?
Mon premier devoir
Est d' m'échapper de la boutique :
Car not' cher bourgeois
Ne m'laiss' sortir qu'un' fois par mois.
Aussitôt parti,
J'cours au Lazari,
Ou chez la Saqui :
Là, j'suis heureux, et dans l'entr'acte,
Comme i fait ben chaud,
On s'donn' du coco'
Et l'on r'mont' bientôt
Croquant chaussons et berlingo.
Mais j'crois qu'on prend ma place :
J'bouscule l'usurpateur,
Qui m'appliqu' sur la face,
Comme on dit un' couleur !
" Coquin ! j'vois mill' chandelles !
" N'import', que j'dis, sortons :

" Car des injures pareilles
" Ne s'lav' qu'à coups d'chaussons."

Tra deri de ris
V'là l'gamin de Paris,
I vit sans soucis
Et n'connait point de dépendance
Tra deri, de ra,
Et de c'qu on dira
I s'en moquera,
Et puis voilà,
Dra !

Quand j'vais en loupant
Du côté du palais d'justice,
J'ai ben d'l'agrément,
Surtout quand c'est jour de cancan.
Si y a pas d'jugement
A la morgue au plus tôt j'me glisse.
J'sais qu'ça n'est pas bien :
Mais c'est la mode, alors j'y tiens :
Pendant les trois jours,
J'en ai fait d'ces tours
Aux vieux troubadours :
J'allais voler dans les gibernes :
Puis sur les canons,
Armés de bâtons,
En vain nous tombons,
Sitôt l'feu fait, nous y courons.
Mais j'vois un Suiss' qui file ;
Des furieux suiv' ses pas.
L'sauver c'est difficile.
N'import' j'saute dans ses bras.
Vainement i recule,
Un' ball' me ras' le front
Ça m'a fait un' virgule,
Mais j'crois qu'y a pas d'affront.

Tra deri de ris, etc.

Selon la saison
Chaque jeu vient à tour de rôle ;
Tantôt nous glissons ;
Tantôt à cloch' pieds nous sautons ;
Puis nous nous peignons ;
On s'poch' les yeux, rien n'est plus drôle
On s'met en lambeaux
Et not' bourgeois nous frott' les os.
Mais l'sam'di soir,
Ah ! dame, i faut voir.
Comm' sur le comptoir
En rang d'ognons brillent nos verres ;
Puis, comme au signal,
Bientôt dans l'bocal
S'insinu' l'régal,
Et quand on y est, ça n'va pas mal
Puis à mes yeux tout s'brouille
Et battant chaqu' maison
Je tombe dans un' patrouille,
Qui me jette au violon. . . .
Mais j'crois qu'à mon oreille
On parle de voleur ! . .
Voleur ! c'mot-là m'réveille :
Quoiqu' gamin, j'ons d'l'honneur,
Tra deri de ris, etc.

Si j'suis en retard
Je grimpe derrière un' voiture.
Comme ell' suit l'boul'vard,
Je m'endors bientôt à tout hazard ;
Mais par un pétard
Que l'cocher m'sonn' dans la figure,
J'me réveille soudain
Tout en haut du faubourg Martin.
Mais comm' j'ai d'l'argent,
Ce qu'est consolant,
Je vais lestement
Ach'ter un sou d'pomm' de terr' frites ;

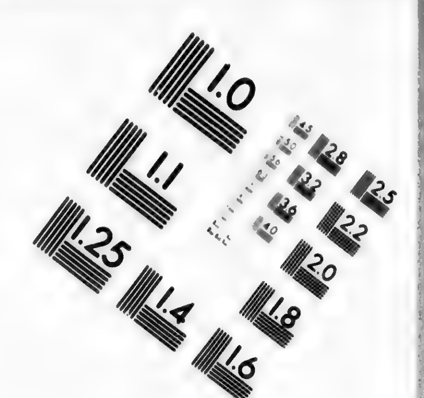
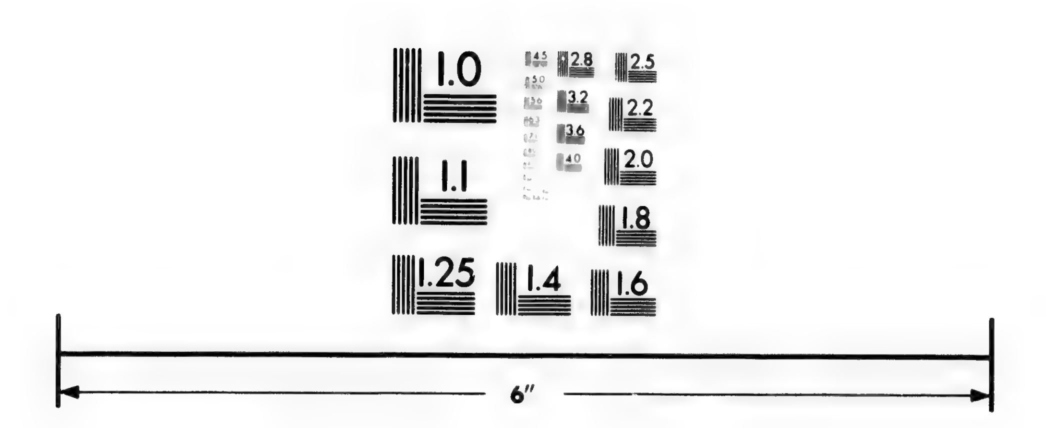


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

Puis faisant l'grand tour,
Car j'aim' pas le plus court,
J'vois tout l'mond' qui court
Vers le canal : j'trotte à mon tour.
J'entends les cris d'un' mère....
J'comprends et sans retard
Plongeant d'un' bonn' manière,
J'lui sauv' son p'tit moutard.
On parlait d'récompense !
Comm' si y avait ben d'quoi ;
En pareill' circonstance
Tout aut' eût fait comm' moi.
Tra deri de ris, etc.

Entendez vous pas
Là-bas le plaisir qui m'appelle ?
Je vais de ce pas
Avec les aut' prend' mes ébats ;
C'est qu'ça tant d'appas,
De voir les amis s'donner d'l'aile,
Qu'on peut ben flaner :
J'dirai queuque coll' pour m'excuser.
Quand je serai grand,
Ça s'ra différent :
Dieu, quel agrément
De pouvoir agir à ma tête !
Né pour le plaisir,
A me divertir,
Flâner à plaisir
J'veux consacrer tout mon av'nir...(silence)
Mais ma pauv' vieille mère,
Qui dans le mond' n'a qu'moi,
S'rait donc dans la misère !
C'te idée-là m'glac' d'effroi......
Dans ce cœur y a pas vice :
Gugus, tu t'corrig'ras.
Ell', mourir à l'hospice !
Oh ! non, mais dans mes bras....
Tra deri de ris, etc.

LE DISTRAIT.

Je suis distrait, c'est une maladie
Dont je voudrais à tout prix me guérir :
Mon existence est une comédie,
En mélodrame elle pourrait finir.
Ce serait peu de faire cent folies,
Pour ma santé s'il ne m'en coûtait rien.
Mais, cet hiver, flânant aux Tuileries.
Je suis, trois fois, tombé dans le bassin.
Il faut mourir tel que Dieu vous a fait, } *bis.*
Que voulez vous, messieurs, je suis distrait ! }

A chaque instant je fais des maladresses,
Souvent je sors sans avoir déjeûné,
En écrivant, je me trompe d'adresses,
En me rasant je me coupe le nez,
Contre les murs tout frais peints je m'appuie,
A tous les clous j'accroche mon Elbœuf ;
Tous les deux jours je perds un parapluie,
Et contre un vieux je change un chapeau neuf,
Ces quiproquo me videut le gousset, } *bis.*
Que voulez-vous, messieurs, je suis distrait ! }

Combien de fois en chemin je m'égare,
Combien de fois je donne contre un pieu,
Combien de fois rallumant mou cigare,
Je l'ai fumé par le côté du feu !
Combien de fois, eu me trompant d'étage,
Je me couchais dans le lit du voisin ...
Après avoir confondu son ménage,
Chassé sa bonne et consommé son vin
Si le pauvre homme en rentrant se fâchait, } *bis.*
Je lui disais : pardon, je suis distrait ! }

Je viens trop tard prendre la diligence,
Où j'ai laissé mes malles au bureau,
Ou bien encor, si j'arrive d'avance,
Au lieu de Reims je m'en vais à Bordeaux.
En omnibus, malheur à qui m'approche.
Sur ses genoux je pose mon paquet,
Et mainte fois, on me vit dans ma poche
Fourrer six sous qu'un monsieur me passait
Mais je lui dis : s'il me prend au collet :
Lâchez-moi donc, monsieur, je suis distrait ! } *bis.*

Je viens dîner quand il reste les miettes,
Ou par hazard si je suis ponctuel,
Des invités je brouille les serviettes,
Je bois de l'huile et je prise du sel !
Dans un salon j'ai la main malheureuse,
Je brise tout, je ne fais que faux pas,
Ou je meurtris les pieds de ma danseuse,
Ou je m'asseois sur les chiens et les chats,
Et ces messieurs me mordant le mollet,
Me font sentir combien je suis distrait ! } *bis.*

En cinq couplets j'ai peint ma balourdise.
J'en ai, bien sûr, oublié plus de cent,
Car en effet, messieurs, je me ravise,
J'en passais un, c'est le plus important.
Or, ce couplet c'est vous seuls qu'il regarde,
Sans vos bravos je ne veux point sortir,
Applaudissez, ou sinon, par mégarde
Je pourrais bien, moi-même m'applaudir ;
Car c'est à moi que l'auteur s'en prendrait,
Si le public, ce soir, était distrait ! } *bis.*

LE VIEUX GARÇON.

AIR:—*Connu*

Que de bonjours, vous ai-je dit, fillettes,
Mais à présent, il faut vous dire adieu.
J'ai cinquante ans et je porte lunettes,
Pour un galent c'est un bien triste aveu.
Oui, ces adieux, il faut que je les dise.
Sur mes cheveux luit la neige des ans.
Jeune minois auprès de barbe grise } *bis.*
Serait l'hiver à côté du printemps. }

Adieu la brune et la blonde fidèle
Je ne puis plus ni polker, ni valser ;
Non, non le cœur qui bat sous la flanelle
Vers la beauté ne peut plus s'élancer
Adieu ces bals, où j'étalais ma grâce,
Où l'amour à l'Hymen fit plus d'un tour.
Au coin du feu, l'ardent tison remplace } *bis.*
A cinquante ans, les flambeaux de l'amour. }

Amour, adieu, il faut céder la place,
Et mettre bas les armes aujourd'hui ;
Sur ton terrain on perd le droit de chasse
Quand à nos yeux un demi siècle a lui.
Quand j'empruntais quelques flèches légères
A ton carquois, j'allais tout droit au but.
Mais maintenant, pour chasser sur tes terres } *bis.*
Je me tiendrais trop longtemps à l'affût. }

L'EAU ET LE VIN.

Sans cesse on nous jette au visage,
Que plus que nous la brute est sage ;
Car elle boit uniquement
Si la soif l'y pousse vraiment.
Tandis que notre intempérance
Nous porte à boire, soif ou non !
Voulez-vous l'explication
De cette énorme différence ?
Ce n'est pas bien malin :
La brute boit de l'eau, nous, nous buvons du vin.

Au fond d'un puits, séjour humide,
La vérité, dit-on, réside.
Au rebours, voyez l'embarras :
On dit : *In vino veritas !*
Cœurs droits qui cherchez à l'atteindre,
Du puits elle ne peut sortir.
Car le buveur d'eau sait mentir,
Mais l'ivrogne ne sait pas feindre.
Ne cherchez plus en vain
La vérité dans l'eau, quand elle est dans le vin.

Nous plaignons le sort de Tantale
Atteint d'une soif sans égale,
Et qui voit l'eau se retirer
Quand il veut se désaltérer.
C'est un supplice épouvantable,
Et que mérite à tout jamais
L'auteur du plus grand des forfaits
Mais il eût eu, le misérable,
Un plus triste destin,
Au lieu d'être de l'eau, si c'eût été du vin !

Contre l'averse que j'essuie,
J'ai l'abri de mon parapluie,
Dont le dôme en tissu soyeux
Chasse loin de moi l'eau des cieux.
Du dôme j'aime l'élégance ;
Mais le vent flatterait mon goût
En le retournant tout à coup,
Pour en faire une coupe immense
Que j'aurais à la main,
A la place de l'eau, s'il nous pleuvait du vin.

Dans l'onde, quand le soleil brille,
Je vois le poisson qui fretille ;
Et je me dis, en regardant
Le fond de ce cristal mouvant :
En y mettant de l'échalotte,
Du sel, du beurre, et des oignons,
Nous ferions, gourmands de poissons,
Une fameuse matelotte,
Des gros et du fretin ;
Au lieu d'être dans l'eau, s'ils étaient dans le vin.

Le vin et l'eau dans la balance,
Si l'un a notre préférence,
Avouons avec loyauté
Que l'autre a son utilité.
Car elle sait, faveur insigne !
Quand elle tombe en nos sillons,
Faire pousser fruits et moissons,
Surtout faire pousser la vigne....
Aimons la donc enfin
Puisque c'est grâce à l'eau que nous buvons du vin

QUEL GAMIN D'ENFANT.

Ma voisine, j'suis chagrine
D'mon coquin de garçon,
Tous les jours j'lui donn' discipline
Ah ! c'est un vrai démon.
Quand j'lui tombe sur la carcasse,
Je l'tape sans faire semblant,
Par derrière il m'fait la grimace.
Oh ! quel gamin d'enfant ! (*bis.*)

Le matin quand j'me lève
J'ons le cœur tout sans su d'sous
J'envoie mon garçon à la grève
M'chercher d'l'eau vie pour quat'sous.
Il est trois quarts d'heure en route,
Et puis en s'en r'venant
Il m'lampe la moitié d'ma goutte,
Oh ! quel gamin d'enfant ! (*bis.*)

Si j'le r'prends quand il s'écarte,
Il fait l'étonné ;
Il m'dit que j' perds la carte,
Et m'fait un pied d'nez
S'il rencontre un camarade,
A coup d'poing pi, pam, pam,
Il lui met l'nez en marmelade
Ah ! quel gamin d'enfant ! (*bis.*)

C'est un pur esprit fantasque
C'est un vrai lutin ;
Il trait' son père de vieux masque,
Son frère, de grand pantin,
Il dit que je suis une pie,
Ah ! quel insolent !
Il trait' sa grand'sœur de toupie !
Oh ! quel gamin d'enfant ! (*bis.*)

L'autre jour à la Villette,
Après la chaleur,
Il s'en va chez son onc' Bivette
Qui est maître tailleur.
Il achète pour deux sous d'cerises
Et v'là qu'en s'en r'venant,
Il s'roule dans sa marchandise,
Ah ! quel gamin d'enfant ! *(bis.)*

Enfin de toutes les manières,
Je n'lui vois que défauts,
Il suce la rinçure des verres,
Il ronge les os
C'est un tapageur colère
Ivrogne. fainéant !
C'est ben tout l'portrait de son père !
Ah ! quel gamin d'enfant *(bis.)*

ZOZO !

Je suis Zozo, par mes actions comiques,
J'ai fait parler de moi pendant z'onze ans.
Je suis le fils de mon seul père unique
Et pour le sûr aussi ben de mouman.
Un jour la nuit, cette pauvre Valère
Tomba malade, mon pèr' me dit : " Zozo,
Va t'en chercher du bouillon pour ta mère } *bis.*
Qu'est ben malad', là bas dans un p'tit pot." }

Vite j'm'en fus chez mon tonton Licornes,
" Ah ! ça, que j'dis, tonton dépcêhez-vous,
Mettez l'chapeau sur vot' tête à trois cornes,
Et fait's ensuite un saut de plus chez-nous."
La pauvr' bonn' femm' que l'on croyait perdue
De tous côtés on venait pour la voir ;
En déjeunant on mangea d'la mourue } *bis.*
En compagnie, qu'était bouillie du soir. }

Mais v'là t'y pas que par ma maladresse
Je chavirai les assiett's et les plats.
Je fis un' tache à ma veste de graisse,
Et mes culottes de ma jambe de drap,
Et sur les bas, que mon grand' pèr' de laine
M'avait donnés avant de mourir violet
Le pauvre' bonhomme est mort d'une migraine
Tenant un' cuiss' dans sa bouch' de poulet.

QUAND LES POULES AURONT DES DENTS.

Voilà quéq' chos' qui m'embarrasse,
Voilà quéq' chose qui m'tracasse :
Je suis tourmenté par l'amour,
C'est à Toinon que j'fais la cour.
Je dis à Toinon : " Je t'aime,
" Ne m'aimeras tu pas toi-même ?"
—" Ah ! si, qu'ell' m'fait, mais dans quéq' temps,
" Quand les poul' auront des dents !"

Cette réponse-là qu'ell' m'a faite,
Achève de m'toquer la tête,
Car ell' m'a fait voir que j'étais
Plus ignorant que j'le pensais.
Jamais, à ces p'tit' bêt' qui gloussent,
J'ons remarqué quand les dents poussent
On d'vrait apprendre aux p'tits enfants,
Quand est-ce que les poules ont des dents.

Dir' que j'en ai d'ces volatiles,
Et que j'les laissais ben tranquilles,
Sans m'occuper de leur dentition !
Mais à c't-heur' j'y ferai z-attention.
Mes poul' à moi sont des poulettes,
Leurs dents ne sont pas encor' faites.
Je leur ouv' le bec, je r'gard' dedans
Pour voir s'il leur poussera des dents.

e

ine

NTS.

emps,

Bêtass' de poul', sont-ell' godiches ! !
J'leur f'rais ben mett' des dents postiches.
Ça coût'rait cher, oh ! ma foi, non,
Y'en a d'aut' que Mam'zell' Toinon.
J'la cré tout' rempli' de caprices
Ell' dépens' tout en pains d'épices !
Je lui r'peindrai mes sentiments
Quand les poules auront des dents !....

ROMANCES

LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour ;
Ne pourrions-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir t'en souvient-il ? nous voguions en silence.
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en caden-
Tes flots harmonieux. [ce

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on res-
Tout dise : ils ont aimé ! [pire,

LAMARTINE.

LA DAME BLANCHE.

AIR :—*Connu.*

D'ici voyez ce beau domaine
Dont les créneaux touchent le ciel ;
Une invisible châtelaine
Veille en tout temps sur ce castel.
Chevalier félon et méchant,
Qui tramez complot malfaisant,
Prenez garde, (*bis.*)
La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

Sous ces voutes, sous ces tourelles,
Pour éviter les feux du jour,
Parfois gentilles pastourelles,
Redisent doux propos d'amour.
Vous, qui parlez si tendrement,
Jeune fillette, tendre amant,
Prenez garde, etc.

En tous lieux protégeant les belles,
Et de son sexe ayant pitié,
Quand les maris sont infidèles,
Elle en avertit leur moitié.
Perfide époux, cœur inconstant,
Qui trahissez votre serment,
Prenez garde, etc.

L'HIRONDELLE ET LE PROSCRIT.

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?
Ah ! viens fixer ton vol auprès de moi.
Pourquoi me fuir lorsque ma voix t'appelle ?
Ne suis-je pas étranger comme toi ? [*bis.*]

Peut-être, hélas ! des lieux qui t'ont vu naître
Un sort cruel te chasse ainsi que moi.
Viens déposer ton nid sous ma fenêtre :
Ne suis-je pas voyageur comme toi ? [*bis.*]

Dans ce désert, le destin nous rassemble.
Va, ne crains pas de rester avec moi :
Si tu gémis, nous gémirons ensemble :
Ne suis-je pas exilé comme toi ? (*bis.*)

Quand le printemps reviendra te sourire,
Tu quitteras et mon asile et moi ;
Tu voleras au pays du Zéphire :
Ne puis-je, hélas ! y voler comme toi ? (*bis.*)

Tu reverras ta première patrie,
Le premier nid de tes amours . .et moi,
Un sort cruel confine ici ma vie ;
Ne suis-je pas plus à plaindre que toi ? (*bis.*)

LAMARTINE.

LA PRIERE DU CHATELAIN.

AIR : *Quand je veux chasser la tristesse.*

Déjà le vent du soir soupire
Dans les vieux débris de la tour ;
Déjà le flot du lac expire,
En murmurant la fin du jour ;
Mais on dirait qu'à la rivière
L'écho redit un chant lointain.
Ecoutez bien, c'est la prière
Du chatelain.

Le pâtre, sur sa mandoline,
Module ses refrains d'espoir ;
L'airain sacré de la colline
Annonce l'angelus du soir ;
Tandis qu'on prie à la chaumière,
Au loin résonne un chant lointain.
Ecoutez bien, etc.

Là-bas. il est dans la vallée,
Au bois où souffle le zéphir ;
Il prie au pied d'un mausolée,
Tombe chère à son souvenir.
Sa voix se mêle avec mystère
Aux chansons du hameau voisin.
Ecoutez bien, etc.

LA MANOLA.

De l'Aragon, de la Castille,
Toi, que l'on dit la plus gentille.
Accours vers nous, sous ta mantille,
Pourquoi tarder, O Juanetta ?
N'entends-tu pas les farandoles,
Les vives danses espagnoles
Des Manolas jeunes et folles
Au loin chantant, dansant déjà ?
Allons, ma belle, allons, ma reine,
Vite au Padro ! chacun est là
Prêt à fêter la souveraine
De la Jota Aragonesa,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Prêt à fêter la souveraine,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
De la Jota Aragonésa.

Ne sais-tu pas que la Murcie ?
Que Grenade et l'Andalousie ?
Ont envoyé la plus jolie
Des Manolas pour la Jota ?
Allons, enfant. la nuit nous gagne,
Déjà Madrid est en campagne
Pour voir danser la fleur d'Espagne
Qui ne vaut pas ma Juanetta !
Allons, ma belle, etc.

Mais tout se tait dans ta demeure,
La brise seule arrive et pleure
Dans les grands arbres qu'elle effleure,
Tout est silence et je suis là !
Quand une voix douce et gentille
Sortit du fond de la charmille,
Soudain parut la jeune fille.
Qui répondit: Oui, me voilà !....
Puis au Padro vite on l'entraîne ;
Et Juanetta la Manola
Comme toujours resta la reine
De la Jota Aragonésa,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Comme toujours resta la reine,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
De la Jota Aragonésa. :

C. Bourget.

BRISE DU SOIR.

Brise du soir, qui vient sur ma fenêtre
Bercer mes résédas et mes rosiers en fleurs,
Brise errante du soir, tu passeras peut-être
Où vont tous mes soupirs, les rêves de mon cœur.

Brise du soir, que ta plus douce haleine.
Ton souffle le plus doux et le plus amoureux,
S'épuise à soulever et déroule avec peine,
Sur son cou libre et nu, l'or de ses blonds cheveux.

Brise du soir, murmure à son oreille, [doux
Pour l'endormir tes bruits, tes concerts les plus
Tandis que dans les pleurs, en priant, moi, je veille,
Et chante dans la nuit, seul, loin d'elle, à genoux.

N. Robert.

LA SAVOYARDE.

Air :—*Connu.*

Tu vas quitter notre montagne,
Pour t'en aller bien loin, hélas !
Et moi, ta mère et ta compagne,
Je ne pourrai guider tes pas !
L'enfant que le ciel vous envoie,
Vous le gardez, gens de Paris ;
Nous, pauvres mères de Savoie,
Nous le chassons loin du pays.
En lui disant : Adieu !
A la grâce de Dieu !
Adieu ! à la grâce de Dieu !

Ici commence ton voyage :
Si tu n'allais pas revenir !
Ta pauvre mère est sans courage,
Pour te quitter, pour te bénir.
Travaille bien, fais ta prière :
La prière donne du cœur ;
Et quelquefois pense à ta mère,
Cela te portera bonheur.
Va, mon enfant, adieu ! etc.

Il s'en va donc par la vallée,
Gagner son pain sous d'autres cieux
Longtemps, longtemps et désolée,
Sa mère le suivit des yeux ;
Mais lorsque sa douleur amère
N'eut plus son cher fils pour témoin,
Elle pleura, la pauvre mère,
L'enfant, qui lui disait de loin :
Ma bonne mère, adieu ! etc.

MON AME A DIEU, MON CŒUR A TOI

La voile est à la grande hune,
Disait un Breton à genoux,
Je pars, pour chercher la fortune,
Qui ne veut pas venir à nous,
Je reviendrai bientôt, j'espère,
Sèche tes yeux, prie, attends-moi,
En te quittant, ma bonne mère,
Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à toi.

Pour rendre le sort favorable,
Chantaient les marins à loisir,
Il faut vendre son âme au diable,
Et donner son cœur aux plaisirs,
Mais lui, songeant à sa chaumière,
Plein de tendresse et plein de foi,
Il répétait, ma bonne mère,
Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à toi.

Errant de rivage en rivage,
Enfin il amasse un trésor,
Et puis, il retourne au village,
C'est pour sa mère tout son or,
Mais il lit ces mots sur la pierre ;
Je pars aussi, mon fils, plains-moi ;
Mais dans le ciel, comme sur terre,
Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à loi,
Oui dans le ciel, comme sur terre,
Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à toi.

AVE MARIA.

Ave, Maria !
Car voici l'heurs sainte ;
La cloche tinte :
Ave Maria !

Tous les petits anges
Au front radieux
Chantent vos louanges,
O Reine des Cieux !
Ave, Maria ! etc.

Tout dort sous votre aile ;
L'enfant au berceau,
La pauvre hirondelle,
Dans son nid d'oiseau,
Ave, Maria ! etc.

Vous êtes la voile
Du pauvre marin ;
Vous êtes l'étoile
Du bon pèlerin.
Ave, Maria ! etc.

Vous êtes servante
Des pauvres blessés ;
Vous êtes l'amante
Des cœurs délaissés.
Ave, Maria ! etc.

Votre nom si tendre
Sur un front mortel
Fait toujours descendre
La beauté du ciel.
Ave, Maria ! etc.

Aussi les Maries,
En chœurs gracieux,
A vous réunies,
Montent vers les cieux.
Ave, Maria ! etc.

Mais le jour s'en va ;
De la cloche qui tinte
Finit la plainte :
Ave, Maria !

G. Lemoine.

LE SOLDAT ET LE BERGER.

Air :—*Connu.*

—Vois-tu cette troupe guerrière
Déployer ses nobles drapeaux ?
Berger, laisse-là ta chaumière,
Et ta houlette et tes troupeaux :
Parmi les fils de la victoire
Viens briller d'un plus noble éclat ;
Quitte le repos pour la gloire,
Fais-toi soldat, fais toi (*bis.*) soldat.

—Soldat, vois-tu ces eaux dociles
Suivre la pente du côteau?
C'est l'image des jours tranquilles
Qui s'écoulent dans ce hameau.
Tes lauriers arrosés de larmes
N'offrent qu'un bonheur passager;
Le nôtre est pur, quitte tes armes,
Fais-toi berger, fais-toi (*bis.*) berger.

—Qui, moi, déserter la carrière
Que Mars ouvre à ses favoris,
M'ensevelir dans la poussière
Couvert d'opprobre et de mépris!
Lorsqu'à mon bras le ciel confie
L'intérêt sacré de l'état:
Mon sang est tout à ma patrie,
Je suis soldat, je suis [*bis.*] soldat.

—De vrais amis l'heureux modèle
En tous lieux mon chien suit mes pas:
Guidé par ce gardien fidèle
Mes agneaux ne s'écartent pas.
Ma cabane échappe au tonnerre
Qui met les trônes en danger;
Des rois, que me fait la colère?
Je suis berger, je suis [*bis.*] berger

—Aux fiers accents de la trompette
Tressaille mon cœur généreux,
—Aux doux accents de la musette
Palpite mon cœur amoureux.
—Adieu, berger, l'honneur m'appelle,
J'entends le signal du combat.
—Voici venir ma pastourelle,
Adieu, soldat, adieu [*bis.*] soldat.

LA PLAINTE DU MOUSSE.

Pourquoi m'avoir livré, l'autre jour, ô ma mère,
A ces hommes méchants, qu'on nomme matelots,
Qui toujours, aux enfants, parlent avec colère,
Et se plaisent à voir leurs cris et leurs sanglots,
Toi, mère, tu rendais la douleur moins pénible,
Ta voix était plus douce à celui qui pâtit ;
Si ces gens sont méchants, la mer est bien terrible
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit? [*bis*]

Dans ton logis le pain était bien noir, ma mère,
Mais ta main le donnait avec des mots si doux,
Que pour moi la saveur en était moins amère,
Et puis je le mangeais, assis sur tes genoux,
Ici, point de pitié, personne est là qui m'aime,
Et lorsque le repas des matelots finit,
On me jette ma part en lançant un blasphême,
Ma mère, qu'as- tu fait de ton pauvre petit ? [*bis.*]

Mais qui vient donc encor troubler ma rêverie !
Un bruit qui m'épouvante a retenti partout,
J'entends l'aigre sifflet du maître qui nous crie,
" Quittez votre hamac, allons, debout, debout !"
On se parle tout bas, et chacun s'inquiète ;
J'entends les mats craquer, et la mer qui mugit ;
Tout le ciel est en feu, grand Dieu ! c'est la tem-
[pête !
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit? [*bis.*]

---

ots,

s,
,

ble
[bis]

,
,

,

e,
[bis.]

e !

ie;
it !"

ugit ;
tem-
pête !
[bis.]